

Trotsky... Jules Romains, Zola ? par Hilaire Touvet

CLT, numéro 25, mars 1986.

Jules Romains, l'auteur de Knock : les années 80 ont enterré ce grand romancier qui assurément prend des allures de géant, comparé aux dérisoires marionnettes du « *Nouveau roman* ». Mais l'obscurantisme régnant en veut beaucoup aux écrivains capables d'être lus par tous. C'est le cas de Jules Romains.

Il s'est voulu chef d'une nouvelle école, l'unanimité. L'objectif de l'écrivain qui s'en réclamait était de décrire non pas l'homme-individu du roman classique du XIXe, mais l'homme-dans-son-groupe, à partir des grandes manifestations de la vie collective (groupes sociaux et métiers, quartiers des villes, régions des campagnes) : la conscience collective prime et domine la conscience individuelle, ce qui ne conduit pourtant pas Romains à supprimer les personnages de son œuvre romanesque. Il accorde une place importante à l'érotisme, avec des audaces certaines, jamais vulgaires, ni gratuites, qui lui valurent de sévères critiques : cet athée croit que le désir remplit un rôle important dans l'existence humaine.

Trotsky semble avoir lu une bonne partie des *Hommes de Bonne Volonté*. A l'époque des procès de Moscou, il s'inquiète à plusieurs reprises de l'attitude de Jules Romains et se laisse aller à espérer que ce dernier se décidera à devenir, à cette occasion, le Zola du XXe siècle. Il n'en a rien été, mais on peut légitimement s'interroger sur la validité d'une telle espérance.

Le lecteur connaît la carrière d'écrivain de Zola qui s'est imposé comme le chef d'école du naturalisme, dont l'entrée en politique, avec *J'accuse* (1898) a été retentissante. Sa mort, officiellement une « *asphyxie accidentelle* », semble pouvoir tout aussi bien avoir été le résultat d'une machination politique, un assassinat bien ficelé. Emile Zola, dans les années 1900, fut l'homme le plus insulté et le plus haï de la droite française : salaud, pornographe, coprophile, anarchiste, juif, italien, métèque, bâton merdeux, sont les épithètes les plus douces dont le couvre une certaine presse qui le tue et ne cache pas sa joie quand disparaît « *le plus mauvais de nos romanciers et le plus dangereux* ».

L'écrivain fut toujours vilipendé par la critique bourgeoise de son temps, la « *Nouvelle Critique* » et les prétendus « *marxistes* » à la Lukács. On ne lui pardonne pas son succès : il est encore l'un des cinq écrivains les plus lus dans le monde. La préface de *L'Assommoir* est une annonce claire et nette, brutale et naïve ; de l'œuvre tout entière : les Rougon-Macquart sont une formidable machine de guerre contre le Second Empire et la IIIe République : « *Mes personnages ne sont pas mauvais, ils ne sont qu'ignorants et gâtés par le milieu de rude besogne et de misère où ils vivent.* » Le roman porte l'empreinte de l'exclamation indignée du gamin innocent du *Ventre de Paris*, révolté par le mouchardage qui envoie son oncle au bagne : « *Quels gredins que les honnêtes gens !* ». Dans une lettre à Louis Ulbach, Zola s'est expliqué sur ses motivations :

« *Pendant trois années, j'avais rassemblé des documents et ce qui dominait, c'étaient les faits orduriers, les aventures incroyables de honte et de folie, l'argent volé et les femmes vendues. Cette note de l'or et de la chair, cette note du ruissellement des millions et du bruit grandissant des orgies sonnait si haut si continuellement que je me décidai à la donner.* »

Germinal explose en 1885: les ouvriers y sont écrasés par les machines, par leurs instincts ou ceux de leurs patrons. Il ne sombre pourtant pas dans le manichéisme, montre un prêtre au grand cœur, un officier près du refus d'obéissance. Il voit parfaitement les courants qui partagent la classe ouvrière. D'un côté, Souvarine, aristocrate de naissance et anarchiste de raison, à la violence « *gauchisante* » qui apostrophe durement les ouvriers qui ne sont pas « *dignes du bonheur* ». De l'autre Etienne, courageux, nef et solidaire qui plonge sa confiance dans l'histoire aussi puissante et inéluctable que la vie :

« Des hommes poussaient, une armée noire vengeresse qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur et dont la germination allait bientôt faire éclater la terre. »

Avec *La Débâcle* pourtant, Zola est violemment anti-Communard, et, avec le talent qui est le sien, condamne la Commune à travers les poncifs du bon soldat versaillais qui s'oppose au jeune déclassé et mauvais ouvrier, voleur et voyou qui sont dans les rangs communeux. Mais la véritable entrée de Zola en politique, sous l'influence personnelle de Jaurès, entre autres, c'est l'Affaire et c'est *J'Accuse* (1898). Dans ce combat, qui a sauvé l'homme Dreyfus, Zola a mis en jeu sa vie même — et va le payer très cher. Il finit très proche du socialisme jaurésien, combatif et serein, conforme au mot d'Anatole France qui vit en lui *« un moment de la conscience humaine »*.

Lorsque Jules Romains se lance dans l'aventure littéraire, la IIIe République semble solidement installée. L'ampleur du projet des *Hommes de Bonne Volonté*, l'étendue de la palette de l'écrivain qui se détourne des agitations du *« tout-Paris »*, peuvent faire songer à Zola. L'unanimisme ne gêne pas plus Romains que le naturalisme Zola. Chaque roman fait une *« coupe »* verticale de la société. L'aspect autobiographique frappe ; les deux normaliens, Jallez, l'écrivain et Jerphanion, l'homme politique, incarnent les aspirations contradictoires et complémentaires de Jules Romains, dont l'humanisme se teinte d'un pacifisme très profond et sincère. On sent chez lui beaucoup de sympathie pour ceux qu'il appelle *« les humbles »*, une bonne connaissance des dessous du monde politique, des affairistes qui le côtoient ou le pénètrent. L'assassinat de Jaurès est décrit avec beaucoup de détails et d'exactitude. Les volumes sur Verdun stigmatisent la guerre stupide voulue par les industriels. Cette grande lueur à l'Est, c'est la république socialiste soviétique, vue avec sympathie et sensibilité. Les poussées fascistes et nazies sont décrites avec soin. Jules Romains montre et ne démontre pas, il ne veut, à la différence de Zola, ni entraîner ni culbuter.

L'évolution politique de Jules Romains est un peu dans le sens inverse de celle de Zola : il va de la gauche modérée à la droite parlementaire traditionnelle. Quand il proteste en 1919 contre le *« cordon sanitaire »*, c'est par humanisme et souci d'humanité, pas par solidarité politique. Trotsky ignore sans aucun doute qu'en 1933, Jules Romains appelle à une *« réconciliation nationale »* de tous les démocrates contre fascisme et nazisme, excluant les marxistes.

C'est pourtant la place accordée à ses propres préoccupations dans la grande fresque romanesque, qu'il suit avec intérêt, qui a sans doute accroché Trotsky. Le romancier se passionne pour la politique et, dans sa fresque gigantesque, socialisme et bolchevisme tiennent une place importante. Cet homme, qui participait à toutes les réunions pour sauver de la famine les enfants russes, se montre bien informé de l'univers politique, et ses jugements sur l'U.R.S.S., quelquefois enthousiastes, parfois sévères, ne semblent jamais dans l'hagiographie ou la calomnie. Plus rare à l'époque, il formule de sévères critiques contre la dictature et les méthodes employées par Staline.

Devant la Russie soviétique, Jules Romains demeure ce qu'il est : un humaniste révolté par les cyniques, les arrivistes et les fanatiques :

« La Révolution faite par Lénine et Trotsky, Staline vient de la confisquer en se débarrassant des purs. Il en gardera ce qui lui sera commode : juste ce qu'il faudra pour déguiser sa dictature personnelle. Un coup à la Bonaparte. En tout cas, le communisme révolution mondiale, évangile et croisade est mis en sommeil. Trotsky était le chef des apôtres. Depuis la mort du maître, il travaillait à maintenir le but suprême. C'est d'ailleurs à cause de cela qu'on l'a frappé. » 1.

En fait, en dehors du fait qu'il rejette les méthodes employées par les gouvernements de l'Europe de l'Ouest, que pense exactement Jules Romains de la révolution bolchevique, des buts, de ses méthodes, de ses résultats ? Si Jerphanion est bien une transposition de l'auteur : une grande sympathie pour la

révolution de février qui aboutit au gouvernement Kerensky, une certaine méfiance envers Lénine et les bolcheviks. Pacifiste influencé par l'idéal de Jaurès, J. Romains a compris Brest-Litovsk sans vraiment l'aimer. Son adhésion résulte d'une mystique de la paix. Notons que Jerphanion a une tendance nette à accentuer le côté « russe » de cette révolution et à minimiser presque systématiquement son caractère international et internationaliste :

« En tant que phénomène européen, le bolchevisme apparaît presque inévitablement comme un fait de maladie qui, ou bien l'éliminera quand les pays reviendront à la santé, ou bien se généralisera dans la mesure où les suites de la guerre, non surmontées, entraîneront une décomposition progressive de l'Europe. » 2.

Dans les quinze derniers volumes et en particulier dans le cours du voyage au pays des soviets, Jules Romains insiste énormément sur l'atavisme russe dans la grande secousse de 1917, pourtant « cette grande lueur à l'Est ». La discussion entre Buitton, homme politique français, bourgeois progressiste, et Viadkaieff, poète rallié à la révolution, le montre mieux que de longs développements théoriques :

« B. — Mais... vous n'attribuez pas un rôle de premier plan à la doctrine elle-même ? Il n'est tout de même pas indifférent que Lénine, Trotsky, et les autres aient été nourris dans le marxisme et qu'ils prétendent l'appliquer expérimentalement.

V. — Les Soviets, ce n'est une invention marxiste. C'est une vieille invention russe. Nous aimons beaucoup nous réunir et discuter ensemble. Et ensuite l'ordre d'en-haut peut venir, mais nous sommes contents parce que nous avons discuté. Si nous avons détruit tant de bourgeois et de koulaks, ce n'est pas par doctrine. Le peuple russe a toujours détesté les riches. Il veut bien supporter les choses les plus dures, mais à condition que ce soient les mêmes pour tout le monde [...]. Loger tout le monde à la même enseigne. Voilà ! Le programme de la révolution tient dans ces mots. » 3.

Le trotskysme, en tant que reflet du stalinisme, apparaît très nettement chez deux personnages importants du cycle, l'ouvrier Maillecotin et l'intellectuel Bernard de Saint-Papoul, que Jules Romains présente comme un « communiste dur ». Maillecotin, revenu amer et horrifié de la guerre, victime de gros ennuis familiaux, s'éloigne du communisme, repoussé par le stalinisme. Il est certainement perdu pour la cause ouvrière et l'avoue avec une amère franchise, en symbole d'une génération qui a trop souffert au front :

« Oui, tu vois, je n'étais pas dans la ligne, je faisais déjà du trotskysme... Remarque, je me fous de Trotsky. Mais je n'aime pas qu'on me traite comme une andouille. »

L'évolution la plus passionnante dans ce domaine demeure celle de Bernard de Saint-Papoul. Fils d'un marquis, député conservateur, il fait la connaissance de Jerphanion qui l'entraîne dans les quartiers pauvres de l'Est de Paris. Ce choc affectif le mène d'abord à l'anarchisme proudhonien (il écrit un livre sur la Commune de Paris). Il adhère ensuite avec enthousiasme au parti communiste : mais, dès l'exclusion de Trotsky, ce jeune homme pur et droit, vers qui va toute la sympathie de l'auteur, prend la direction du journal trotskyste *La Torche*. Il y dénonce Staline et la soumission, les louvoiements du P.C.F. :

« Nous sommes trotskystes, nous sommes contre Staline, absolument contre Staline [...]. Mon communisme est celui des compagnons de Lénine [...]. Cela fait partie, n'est-ce pas, de notre campagne contre les moscoutaires. Nous répétons depuis les élections que les staliniens font le jeu des radicaux. Alors nous voulons montrer ce qu'est vraiment le parti radical. » 3.

Bernard esquisse, là, la critique fondamentale de Trotsky à l'adresse de la politique de Front populaire ; alliance de partis ouvriers (P.C., S.F.I.O.) avec le parti de l'impérialisme français (le parti radical) en France.

Jules Romains donne priorité au politique, au social, à l'économique, au sexuel. Ce parti-pris et les grands dons de l'artiste romancier suffisent à justifier les espoirs mis par Trotsky dans cet écrivain si doué. Mais les circonstances économiques et intellectuelles des années trente rendent pourtant presque impossible la publication d'un nouveau *J'Accuse* qui mettrait à nu et fustigerait les dévoiements du stalinisme. Jules Romains ne manquait pas de courage, mais il ne pouvait être l'homme d'une telle entreprise. Bien qu'il répugnât à se tenir trop longtemps à l'écart des questions politiques, il n'était pas pour ce faire un écrivain suffisamment « engagé ». Et il restait trop étranger au mouvement socialiste pour être capable de prendre en charge ce combat dans les années qui suivaient l'éphémère victoire du Front populaire. Il apparaît bien aujourd'hui que Trotsky se trompait quand il croyait possible que Jules Romains devînt le Zola d'un nouveau *J'Accuse*. Jules Romains ne pouvait jouer un tel rôle : les limites de sa conscience de classe ne lui avaient jamais permis d'approcher seulement d'une conception réformiste du socialisme. Et il en fallait beaucoup plus pour supporter le poids de l'impérialisme et du stalinisme conjugués.

Mais bien entendu cela ne saurait excuser l'injuste oubli dans lequel il est maintenu aujourd'hui par des gens qui n'arrivent pas à la hauteur de sa cheville.

Notes :

1. Les références ci-dessous renvoient à l'édition en quatre volumes des *Hommes de Bonne Volonté* en 1958 par Flammarion. Ici, t. IV, p. 453.
2. H.B.V , t. II, p. 449 (Vorge contre Quinette). Autrement dit, Lénine n'a pu s'imposer que dans une Europe malade et épuisée par un certain type de démocratie parlementaire lié au capitalisme. Or Jerphanion, s'il condamne les méfaits de ce type d'économie, s'il n'est jamais tenté par les fascismes, ne croit pas au bolchevisme et devient un homme important du parti radical déclinant, mais encore au centre des combinaisons politiques des années trente, dans une France elle aussi décadente.
3. H.B.V., t. III, p. 981, *Le Monde est ton aventure*. La définition de Viadkaieff des ordres venus d'en-haut, caricature du centralisme démocratique préconisé par Lénine et Trotsky, s'applique en revanche parfaitement à la dictature stalinienne.
4. H.B. V , t. IV, Française, p. 928.
5. H.B.V., t. IV, Le 7 octobre, p. 979.